

PREMIERE

21 novembre 2007

Etienne Daho : l'invitation à régresser

Par Benjamin Berton



Il y a les anti, les pro-Daho et ceux qui ne savent pas trop quoi en penser. Pour les premiers, Etienne Daho, malgré sa longévité et l'évidence de quelques tubes bien placés, est tout sauf un artiste intéressant : une inspiration pop qui n'arrive pas à la cheville de ses modèles britanniques malgré des goûts assurés (My Bloody Valentine entre autres) rabâchés au fil des interviews, une voix qui ne mérite pas d'être gravée sur CD et des textes inégaux. Pour les pro, Daho est ce que la chanson française a fait de mieux avec Bashung depuis des décennies. Daho serait le seul représentant français d'une pop...anglaise, déterminée, classieuse et qui ne sombre pas dans le plagiat. Pour les troisièmes (ceux qui s'en foutent), Daho est anecdotique, n'existe pas mais bénéficie d'un capital sympathie qui lui épargne les critiques et les moqueries habituellement réservées aux artistes français. Il faut dire que le bonhomme a de beaux états de service et depuis son de 1981, quelques décennies de succès à opposer à la populace. L'Invitation, son neuvième ou dixième album studio, devrait satisfaire les 3 catégories pré-citées et ne pas faire bouger les uns et les autres sur leurs positions : l'invitation est un album d'Etienne Daho, beau pour son âge et son genre, mais pas forcément surprenant et irréprochable.

Peu mélodique mais très musical, le disque fait penser sur ses ambitions au deMorrissey (en moins bien), beaucoup de mélancolie, peu de... notes et une manière feutrée et ouatée d'habiller les titres.

Daho n'a jamais été réputé pour sa violence musicale et semble grandir avec cette idée de trouver la paix et gagner l'apaisement. Cela donne un album étrange qu'on peut trouver somptueux et plein d'élégance, mélancolique et sublime ou alors dépouillé et ennuyeux, peu inspiré et morne. A vrai dire, la vérité sort toujours du titre à titre et le bilan d'une écoute approfondie est plutôt en

demie-teinte.

L'Invitation souffre de deux tics principaux. Le premier concerne les mélodies abandonnées trop souvent au profit d'aplots répétitifs qui "symbolisent" le temps qui passe et la morne plaine du désamour. Le titre éponyme se développe autour de quelques phrases rappelées ad lib sur un faux rythme bashungien mais sans grand souffle. On peut dire la même chose de "La Vie Continuera" et de "Cap Falcon", dont le dépouillement cache-misère parvient toutefois à produire au bout de 5 minutes en apesanteur une ambiance onirique. A chaque fois, les morceaux déroulent sur quelques accords avant de s'élever en fin de morceau sur une "originalité", un final enlevé sur "La Vie Continuera", un éclairage nouveau sur "Les Fleurs de l'Interdit", ou un rattrapage de dernière minute sur le très moyen "Cet Air Etrange". L'autre tic de composition qui tire l'Invitation vers le bas est cette sorte de syndrome MC Solaar qu'on avait isolé dernièrement et qui consiste, en matière de textes, à reprendre sans fin les mêmes 2 ou 3 vers sur 4 ou 5 minutes. Cela fonctionne plutôt bien parfois ("Toi. Jamais. Toujours", au son plus dur et colérique) mais souvent ça tourne court lorsque les 2 ou 3 vers en question ne sont pas à la hauteur : "que tous les autres sont vraiment trop cons, et vraiment pourris. Chienne de vie !" sur "Cet Air Etrange" ou les rimes laborieuses d'un "Obsession" désinvolté ("la parure du souvenir viendra tout embellir."). Sur ces quelques titres, le travail de production savoureux n'en arrive pas moins à créer une ambiance décontractée et lascive qui reste la marque de fabrique de l'ancien Rennais et qui rend sa compagnie agréable.

Malgré ses défauts, Daho réussit par moment à hausser le niveau et à aligner quelques titres épatants. "Boulevard des Capucines" (6ème titre) dont on a pas mal parlé (Daho y raconte du point de vue de celui-ci la rencontre avec son père un soir d'Olympia) est le premier morceau qui bénéficie d'un vrai texte. L'autobiographie est simple et basée sur les fantasmes du chanteur : la starification, l'idole, le devenir pop star, la filiation. La description de son propre show est émouvante et donne l'impression que Daho pose sa carrière sur la table : "J'observe lorsque tu chantes, que brillent les yeux des filles."

L'Invitation ne serait rien sans deux titres somptueux : "Sur la terre comme au ciel", à la mélodie répétitive mais obstinée, qui sonne comme un nouvel hommage de Daho à ses racines anglaises. Élégance. Equilibre, tout y est. Jusqu'à ce refrain "je suis libre comme l'air" qui donne envie de s'envoler avec lui. L'album réussira à faire une seule fois mieux que ce titre-là sur "Un Merveilleux Été", sans conteste le meilleur morceau du tout. Le titre est une vraie chanson... chantée sur l'amour et la séparation, un thème qui réussit bien à Daho et qui nous rajeunit le bonhomme de trente ans. On trouve sur ce titre la moelle de l'auteur, celle d'un homme de 51 ans maintenant qui n'a jamais cessé d'être cet amateur de pop enfermée dans sa chambre d'ado. Sur ce merveilleux été, ça donne ça : "tu pleures en secret toutes les larmes de ton corps, comme si j'étais mort.". C'est beau, pur comme le verre et ça tutoie le sacré à grands renforts de cordes pincées et caressées. L'Invitation laisse au final une impression mitigée, celle d'avoir traversé l'album en somnambule parfois, de n'avoir été surpris ou épaté que rarement, mais aussi d'avoir vieilli avec Daho, d'avoir partagé avec lui un bout de chemin entre averses et éclaircies. La conclusion est un peu convenue mais, par les temps qui courent, on a pas grand chose d'autre à se mettre sous la dent. Daho n'est jamais meilleur que lorsqu'il arrive à nous faire régresser jusqu'au temps où nous étions jeunes et n'avions pas à porter ce fardeau d'une demie- vie passée à faire n'importe quoi. L'Invitation n'est pas un album mémorable mais un album qui fait passer le temps... en l'arrêtant. Ce n'est pas une petite prouesse.